

DES ESPACES IN(DÉ)FINIS DE PEUPLEMENT ET DE SOLITUDE DANS *BATOUALA* DE RENÉ MARAN

Mylène DANGLADES*

RÉSUMÉ : Le paysage se déploie indéfiniment dans le roman *Batouala* et nous invite à penser ou à repenser à l'être humain, à la complexité de ses rapports avec le monde environnant. Placé dans une perspective picturale ou scripturale, René Maran nous propose des délimitations géographiques et physiques, des repères normés et adopte parallèlement une pluralité de codes et de signes inhérents à un mode de vie propre à la société africaine. Une histoire se tisse, un maillage entre la nature et l'homme. La sémiologie paysagère met en lumière des critères identitaires qui se polarisent sur Batouala, le « gardien des mœurs désuètes », « fidèle aux traditions que ses ancêtres lui avaient léguées » ou sur l'oppression sociale et culturelle des populations autochtones. L'art narratif de René Maran restitue tout un monde, jusqu'à nous en faire sentir proches.

MOTS-CLÉS : Espaces. Nature. Société. Histoire. Culture. Identité.

[Le paysage] possède un horizon, qui, tout en le limitant, l'illimite, ouvre en lui une profondeur, à la jointure du visible et de l'invisible, - cette distance qui est l'empan de notre présence au monde, ce battement du proche et du lointain qui est la pulsation même de notre existence. Pas de paysage sans horizon.

Michel Collot (1988, p.11).

* Maître de conférences en Cultures et Langues Régionales. Université de Guyane - Département de formation et de recherches de Lettres et Sciences Humaines. Cayenne - Guyane française. 20792 - 97337 - mylene.danglades@univ-guyane.fr. Titulaire d'un Doctorat en Littérature et civilisation françaises, obtenu à l'Université de La Sorbonne Nouvelle, Paris III. Enseignant-Chercheur rattachée au Laboratoire MINEA - EA- 7485 (Migrations, Interculturalités et Éducation en Amazonie), elle travaille sur la littérature francophone, la problématique de la quête identitaire de l'être enclavé et colonisé, les errances de l'homme, le mal dans la sphère insulaire, coloniale ou postcoloniale.

L'œuvre littéraire, pensée et conçue par l'écrivain, se déploie autour du lecteur comme une vaste fresque où se dessine un entrelacs de signes, de mots, de règles, de couleurs et de sons. L'univers qui se tisse sous nos yeux est inmanquablement indexé à un champ structuré et à un groupe sociétal. Les éléments fictionnels s'orchestrent pour que nous puissions les visualiser mentalement ou spatialement, à l'image d'un tout cohérent. Ils se positionnent obligatoirement par rapport au monde, à l'espace, et de ce fait, comme le mettent en avant le médecin Jean Benoist et l'anthropologue Pascal Cathébras, le corps romanesque assimilable à une communauté anthropomorphique, semble « [...] coextensif de l'espace. Il n'est pas seulement métaphore, utile pour le décrire et le concevoir, pour repérer les coordonnées de l'espace, mais il en est solidaire. » (BENOIST; CATHEBRAS, 1993, p.10). Et pour Bakhtine (1978, p.391) notamment, le champ fictionnel se rattache à notre vision de la vie. Le texte littéraire en balisant les éléments environnants du quotidien humain composerait et nous proposerait ainsi « une poétique historique ». La sphère spatiale limitée ou délimitée correspond à une zone qui est construite ou déconstruite par le cerveau et qui revêt de multiples formes. Elle se révèle tantôt proche, lointaine, intime, étrangère, publique, privée, voire une aire de déplacement scénique. Elle peut prendre en compte des niveaux et des hauteurs différentes, des volumes variables, des tracés et des trajets disparates. L'espace se veut aussi parfois auditif ou visuel et se présente comme un immense panorama polyphonique. Toutes les orientations paraissent envisageables, quoique l'humain ait au premier abord une perception homogène et unique de l'espace. Les pistes ou les ouvertures foisonnent à l'envi.

Jean Weisgerber, professeur de littérature et auteur de l'ouvrage intitulé *Le réalisme magique : roman, peinture et cinéma*, convient que « [l']espace romanesque est un espace vécu par l'homme tout entier, corps et âme, et dès lors voisin de ceux que représentent le peintre et le sculpteur, qu'invoquent les prêtres, qu'étudient sociologues, linguistes, géographes, psychologues et ethnologues. » (WEISGERBER, 1978, p.11-12). L'univers fictionnel ne s'énonce et ne se perçoit pas comme un domaine euclidien ou mathématique, identifiable par de savants calculs ou des règles purement géométriques, il faut y entrevoir une transformation, une transposition poétiquement. Avec l'évocation des teintes et des sonorités, Jean Weisgerber nous plonge dans un espace « [...] jonché d'obstacles, criblé de fissures, défini par des directions et lieux de privilégiés, bourré de sons, de couleurs, de parfums. » (WEISGERBER, 1978, p. 19).

Dans le roman *Batouala* de René Maran, le paysage se déploie précisément comme « [...] des horizons où le soleil se lève à ceux où il se couche [...] »

Des espaces in(dé)finis de peuplement et de solitude dans *Batouala* de René Maran

(MARAN, 1938, p. 36) et le romancier nous invite à penser ou à repenser à l'être humain, à la complexité de ses liens avec son milieu. Les bruissements de la terre résonnent densément au sein de la population ou plongent les êtres dans une forme de solitude végétale. Placé dans une perspective picturale ou scripturale, René Maran nous propose des délimitations géographiques et physiques, des repères normés et adopte parallèlement une pluralité de codes et de signes inhérents à un mode de vie propre à la société africaine. Une histoire se tisse, un maillage entre l'homme et la nature. La sémiologie paysagère met en lumière des critères identitaires qui s'ordonnent autour de Batouala, le « Gardien des mœurs désuètes, [celui qui] demeurerait fidèle aux traditions que ses ancêtres lui avaient léguées. » (MARAN, 1938, p.34) et dans l'entourage de l'individu blanc. Ces éléments peuvent également s'enrouler et se dérouler autour de la question de l'oppression sociale et culturelle des populations autochtones. Le récit de René Maran dévoile tout un monde à la jonction du visible et de l'invisible, du peuplement et de la solitude, de la présence et de l'absence, de la coutume et de la modernité, du communautarisme et de l'individualisme.

L'espace africain fonctionne-t-il comme un processus de boisage ou de bois refuge dans le roman ? L'individu, en décrivant le fonctionnement de son monde habituel immédiat, s'y perd-il, y renonce-t-il ou passe-t-il à une autre culture ou à une déculture généralisée ?

La représentation de l'espace dans sa globalité, sa perception et sa signification peut être diffuse ou maintenir l'être dans une sorte de fourmillement ou de dérégulation.

Un espace matériel et mental

Le texte romanesque *Batouala* est qualifié dès la préface par l'auteur René Maran lui-même, comme « une succession d'eaux fortes » un livre où il est censé « y traduire ce qu'[il] avai[t], là-bas, entendu », « y décrire ce qu'[il] avai[t] vu » (MARAN, 1938, p.9). Cet ouvrage qui « vient, par hasard, à son heure » (MARAN, 1938, p.11), nous amène à considérer un lieu et des temps spécifiques, notamment « l'Afrique Équatoriale » désignée par l'utilisation de l'adverbe « là-bas » (MARAN, 1938, p.9), une « large vie coloniale » (MARAN, 1938, p.13) qui s'étire à l'infini, tout comme le territoire de l'Oubangui-Chari où se déroule le récit et que René Maran nous décrit longuement dans son discours préliminaire. Le terme « préface » vient du latin *proe* (avant) et *fari* (parler) et désigne ce qui précède, ce qui prépare quelque chose, le texte de présentation et

de recommandations au lecteur et visant à préciser les intentions de l'auteur et à développer des idées plus générales. Le préambule n'est point liminaire et nous projette davantage dans une « pensée-paysage » (COLLOT, 2011), dans une « narratologie de l'espace », construite à partir de structures spatiales binaires :

Ce roman se déroule en Oubangui-Chari, l'une des quatre colonies relevant du Gouvernement Général de l'Afrique-Équatoriale Française. Limitée au sud par l'Oubangui, à l'est par la ligne de partage des eaux Congo-Nil, au nord et à l'ouest par celle du Congo et du Chari, cette colonie, comme toutes les colonies du groupe, est partagée en circonscriptions et en subdivisions. La circonscription est une entité administrative. Elle correspond à un département. Les subdivisions en sont les sous-préfectures. La circonscription de la Kémo est l'une des plus importantes de l'Oubangui-Chari. Si l'on travaillait à ce fameux chemin de fer, duquel on parle toujours et qu'on ne commence jamais, peut-être que le poste de Fort-Sibut, chef-lieu de cette circonscription, en deviendrait la capitale. (MARAN, 1938, p.18-19).

Les expressions utilisées reposent sur un système de chiasmes, d'oppositions symétriques, de répétitions, notamment au niveau des points cardinaux : « sud », « est », « nord », « ouest » ; du système de numération « une des quatre colonies », « une » des circonscriptions « des plus importantes de l'Oubangui-Chari » (*Ibidem*); du déterminant démonstratif « cette » opposant une colonie précise à une totalité « toutes les colonies du groupe » ; du découpage du territoire de l'Oubangui-Chari en subdivisions administratives. L'auteur se réfère au nombre grammatical, à la distinction entre le singulier et le pluriel, entre la partie et le tout. Après avoir intronisé le « Gouvernement Général de l'Afrique-Équatoriale Française », les termes de « colonie », de « groupe » et avoir exposé le morcellement de la région, René Maran évoque les notions de discours, de travaux, de caducité et de temporalité. L'espace se laisse parcourir, de par son étendue, ses distances :

La Kémo comprend quatre subdivisions ; Fort-de-Possel, Fort-Sibut, Dekoa et Grimari, Les indigènes, voire les Européens, ne les connaissent respectivement que sous les noms de Kémo, Krébedgé, Combélé et Bamba. Le chef-lieu de la circonscription de la Kémo, Fort-Sibut, dit Krébedgé, est situé à environ cent quatre-vingt-dix kilomètres au nord de Bangui, capitale de l'Oubangui-Chari, où le chiffre des Européens n'a jamais dépassé cent cinquante individus. La subdivision de Grimari, ou encore de la Bamba ou de la Kandjia, du double

nom de la rivière auprès de laquelle on a édifié le poste administratif, est à cent vingt kilomètres environ à l'est de Krébedgé. (MARAN, 1938, p. 19).

L'espace est délimité au sens géographique, géométrique et géocritique. Il permet à l'écrivain de poser le cadre de son roman, les éléments propices à la compréhension du destin de ses personnages, des « indigènes » et des « Européens », les différentes polarités, mais également de générer les sciences politiques et sociales. La rivière et les ressources naturelles, agraires de la région qui sont développées par la suite tendent à souligner le pouvoir fondamental et structurant de l'espace : « Cette région était très riche en caoutchouc et très peuplée. Des plantations de toutes sortes couvraient son étendue. Elle regorgeait de poules et de cabris. » (MARAN, 1938, p.19). La zone est assimilée à un paradis, à une matrice providentielle qui a pu subir des transformations, une déconstruction du modèle de base : « Sept ans ont suffi pour la ruiner de fond en comble. Les villages se sont disséminés, les plantations ont disparu, cabris et poules ont été anéantis. » (MARAN, 1938, p.19). « La civilisation est passée par là [...] » (MARAN, 1938, p.20), nous indique René Maran comme pour convenir d'un constat. À l'état naturel, le tableau spatial semble tout autre :

La subdivision de Grimari est fertile, giboyeuse et accidentée. Les bœufs sauvages et les phacochères y pullulent, ainsi que les pintades, les perdrix et les tourterelles. Des ruisseaux l'arrosent en tous sens. Les arbres y sont rabougris et clairsemés. À cela rien d'étonnant : la sylve équatoriale s'arrête à Bangui. On ne rencontre de beaux arbres qu'au long des galeries forestières bordant les cours d'eau. Les rivières serpentent entre des hauteurs que les « bandas », en leur langue, appellent « kagas ». Les trois qui sont les plus rapprochés de Grimari sont : le kaga Kosségamba, le kaga Gobo et le kaga Biga. Le premier se dresse à deux ou trois kilomètres au sud-est du poste, et borne, dans cette direction, la Vallée de la Bamba. Le Gobo et le Biga sont en pays n'gapou, à une vingtaine de kilomètres au nord-est... Voilà, décrite en quelques lignes la région où va se dérouler ce roman d'observation impersonnelle. (MARAN, 1938, p.19).

Au niveau de la description de l'auteur, nous retrouvons des indications inhérentes au haut/au bas ; à la droite/à la gauche ; à l'avant/à l'arrière ; aux circonscriptions et aux subdivisions ; à l'Afrique/à la France ; au Gouvernement/aux colonies ; aux villages/aux plantations. Des jugements de valeur ou des

significations particulières dépassant alors le domaine spatial peuvent être rattachés aux termes spatiaux relationnels. Dans ces propos qui se veulent annonciateurs du récit à venir, l'espace s'érige comme un personnage et nous invite à poser un regard transversal sur la description des « paysages », des sols et des sous-sols, la géologie, l'analyse économique, la géographie humaine et la géographie culturelle. René Maran évoque des espaces variés et nous invite par là même à construire l'imaginaire des lieux et à « reterritorialiser » ou à habiter densément la parole poétique qui tend à circonscrire la réalité immédiate ou « ce passé si proche » (MARAN, 1938, p.22).

Ce roman « d'observation impersonnelle » comme l'énonce Maran (1938, p.21) s'ouvre donc sur une description du cadre de vie du « [...] grand chef Batouala, Batouala, le mokoundji de tant de villages [...] » (MARAN, 1938, p.23), avec en l'occurrence : « Le mur circulaire de la case » qui suinte, « [...] le chaume, le frottement discret et continu des termites [qui] à l'abri de leurs galeries en terre brune [ils] fouille les branchages de la toiture basse, qui leur offre un refuge contre l'humidité et contre le soleil. » (MARAN, 1938, p.23). Le sous-sol regorge de vie profonde et rivalise avec celle des éléments ou des animaux extérieurs environnants qui se fait entendre çà et là et qui nous renvoie surtout à la sphère spatiale, au lieu distant, à la brousse ou le long des rives :

Dehors, les coqs chantent. À leurs « kékérekés » se mêlent le chevrottement des cabris sollicitant leurs femelles, le ricanement des toucans, puis, là-bas, au fort de la haute brousse, le long des rives de la Pombo et de la Bamba, l'appel rauque des « bacouyas », singes au museau allongé comme celui du chien. (MARAN, 1938, p.23).

Le chien, d'ailleurs, s'inscrit également dans cet imaginaire spatial, puisqu'il est tapi derrière des fagots, une pile de paniers à caoutchouc, éléments constitutifs de la vie du village :

Dominant les poules, les canards et les cabris, en un renforcement, derrière les fagots, tête à queue sur la pile de paniers à caoutchouc, Djouma, le petit chien roux et triste, somnolait. De son corps amaigri de privations, on ne voyait guère que les oreilles, droites, pointues, mobiles. De temps à autre, agacé d'une puce ou piqué d'une tique, il les secouait. D'autres fois, il grognait sans bouger plus que Yassiguinda, la favorite de son maître, Batouala, le mokoundji. Ou

Des espaces in(dé)finis de peuplement et de solitude dans *Batouala* de René Maran

encore, visité de rêves cyniques, ses aboiements étouffés invectivant contre le silence, il ouvrait la gueule pour happer du vide... (MARAN, 1938, p.27).

Son corps osseux, contrastant étrangement avec la robustesse de Batouala nous renvoie à l'enchevêtrement de la matière organique, au positionnement du corps dans l'espace pour exprimer des sentiments, des sensations, pour communiquer également avec les autres et avec lui-même. Le corps, en tant qu'espace et élément constitutif de la société, se décrypte en fonction d'un certain nombre de signaux, de codes culturels. Les aboiements étouffés du chien, le feu éteint (MARAN, 1938, p.26), le brouillard qui « s'insinuait peu à peu » dans la case Batouala, le froid, la faim grandissante, « Tout se liguaient contre son repos » (MARAN, 1938, p.27) :

Rainettes-forgerons, crapauds-buffles et grenouilles mugissantes à l'environnement coassaient au profond des herbes touffues et mouillées, dehors. Autour de lui, malgré le froid, et parce que le feu éteint n'avait plus de fumée pour les étourdir, « fourous » et moustiques bourdonnaient, bourdonnaient. Enfin, si les cabris étaient partis au chant du coq, les poules demeuraient, qui menaient grand tapage. (MARAN, 1938, p.27-28).

Il semblait que fût survenu un phénomène plus extraordinaire que tous les phénomènes connus des canards. Ils remuaient leur queue, cancanient, cherchaient à droite, à gauche, avaient l'air de s'interroger. (MARAN, 1938, p.28).

Le contraste s'inscrit dans la matière, dans l'espace, et comme des signes avant-coureurs, ils annoncent des bouleversements dans la vie de Batouala :

Des horizons où le soleil se lève à ceux où il se couche, le vent pousse les brouillards. Ils enveloppent de leurs pagnes la hauteur des « kagas », qui n'apparaissent que vaguement encore. Et, dans ces brumes, tous les oiseaux chantent, des perroquets aux merles-métalliques, des hoche-queues aux gendarmes et aux toucans. Les tourterelles rasant le sol de leur vol. Les poules s'enfuient, tête sous l'aile, dès qu'elles voient, à travers les brouillards qui se fondent, à faible altitude tourner les charognards. L'air frais vient, fuit, revient. Et produisent les arbres un friselis de mille feuilles mouillées. Et frémissent les cimes des « varas ». Et, en agitant leurs longues tiges flexibles,

les bambous gémissent. Un dernier coup de vent déchire les dernières brumes, d'où le soleil s'élançait, lavé, intact, lucide. Devant la plaie qui s'élargissait, là-bas, du rouge soleil, il y eut un apaisement qui, d'espace en espace, gagna les plus lointaines solitudes. (MARAN, 1938, p.36).

Le vent, le brouillard, l'air frais se conjuguent et font écho aux fractures, ainsi qu'aux déchirures qui tendent à s'inscrire au cœur de la société équatoriale, comme autant de linéaments possibles. René Maran, en agençant les mots transcrit la « plaie » existante et bâillant à la face du monde. La menace semble éloignée, mais pèse confusément sur les individus et leur mode vie. « Les sons discordants des balafons et des koundés s'unissaient au tam-tam des l'inghas [...] » (MARAN, 1938, p.24) et paraissent annoncer la fin d'une existence, imprégnée d'héritages et de mœurs surannées pour certains.

Le vent du large, souffletant le feuillage des fromagers, s'insinuait entre les branches, frissonnait parmi le vert tendre de leurs jeunes pousses. La montée de la sève, gonflant les troncs par endroits éclatés, à travers l'écorce craquelée et vivante, suintait en gommages d'un or roux. Pareilles à des ponts projetés d'arbres en arbres, inextricablement les lianes s'enroulaient et se déroulaient. La tenace odeur des terres chaudes, des herbes grasses, des arbres, la pestilence des marigots et l'arôme des menthes sauvages envahissaient la brise, qui les dispersait. Perdus en cet enthousiasme végétal, les oiseaux émettaient leurs cris, tandis que, faiblement, noirs dans le haut azur, des charognards gémissaient, en planant. (MARAN, 1938, p.39-40).

Les sons, les odeurs pestilentielles traduisent une montée de la sève et semblent générer ce que Glissant (1996) annonce dans l'avant-propos de son *Introduction à une poétique du divers*, à savoir le concept de lieu abordé « [...] par un flux d'approches poétiques, par des descriptions de paysages et de situations. » (GLISSANT, 1996, p.12). Les sens et les sentiments exprimés plongent l'homme noir dans les miasmes de son passé historique et dans un processus contrasté et successif de descentes et/ou de remontées dans les bas-fonds, les interstices de la terre ou « [...] dans l'ordre des pierres, des arbres, des hommes qui participent, des routes qui s'effacent [...] » pour reprendre les propos de Glissant (1987, 218). Le parcours paysager matériel et mental est déterminant pour percevoir l'unité ou la diversité du monde et que le lieu ou l'habitabilité du monde nécessite un geste, un pas ou un élan vers les autres,

Des espaces in(dé)finis de peuplement et de solitude dans *Batouala* de René Maran car le paysage est à la fois une expérience de l'espace, du temps et d'autrui (COLLOT, 2011) :

Le soleil atteint le milieu de sa course. Comme d'habitude, les merles-métalliques annoncèrent l'événement. Le cri des cigales n'agaçait pas encore les étendues. Tout paraissait dormir d'un immense sommeil écrasé. Sauf les trois grands coups de vent qui passent toujours à ce même moment de la journée, la caresse successive de nulle brise n'éveillait l'ondulation des herbes géantes, et les feuilles des fromagers ne bougeaient pas plus que ces fumées — lointaines. (MARAN, 1938, p. 39-40).

Les astres, les systèmes climatiques et naturels s'éveillent et s'orchestrent. La vie s'anime et teinte de couleurs le village, au rythme des jours et des nuits, des saisons, des labeurs et des fêtes et relie les éléments entre eux :

Des nuages s'étirent contre le ciel qu'ils pommellent. Le soleil a presque disparu. Il ressemble, tant il est rouge, à la fleur énorme d'un énorme flamboyant. Il émet des rayons qui se dispersent en gerbes évasées. Enfin, il s'abîme dans la gueule de caïman du vide. Alors, de larges rayures ensanglantèrent l'espace. Teintes dégradées, de nuance à nuance, de transparence à transparence, ces rayures dans le ciel immense s'éparent. Elles-mêmes, nuances et transparences, s'estompent jusqu'à n'être plus. L'indéfinité du silence qui a veillé l'agonie et la mort du soleil s'étend sur toutes les terres. Une mélancolie poignante émeut les étoiles apparues dans l'infini incolore. Les terres chaudes fument en brumes. Les humides senteurs de la nuit sont en marche. (MARAN, 1938, 49).

Qu'il s'agisse du cadre de vie, de la nature, du territoire communautaire, du patrimoine, des ressources, nous sommes projetés dans des hyperpaysages, sollicitant toutes nos perceptions et nous pourrions, somme toute, reprendre à notre actif la formulation de Brunet qui définit le paysage comme « [...] une apparence et une représentation : un arrangement d'objets visibles perçu par un sujet à travers ses propres filtres, ses propres humeurs, ses propres fins. » (BRUNET; FERRAS; THENY, 1992, p.337). Des éléments épars s'offrent aux regards, à l'intelligibilité et à l'interprétation de l'homme. L'homme compose-t-il subtilement et densément avec ou se réfugie-t-il dans les solitudes éternelles des montagnes ou des bas-fonds ?

Le peuplement et la solitude dans ces espaces (in)finis

Mais comment exister dans un espace matériel et mental, dans un monde changeant, tout en restant soi-même « [...] sans se fermer à l'autre, et comment s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même ? » (GLISSANT, 1996, p. 23). L'espace littéraire, comme nous le rappelle Maurice Blanchot, se déploie entre l'auteur, le lecteur et l'œuvre et constitue paradoxalement un univers clos et intime où « le monde "se dissout" » (BLANCHOT, 1955, p.46).

Les mots résonnent dans *Batouala* et traduisent la singularité du lieu, des êtres, la vie de Batouala au quotidien, son existence : « D'un bout à l'autre de l'immense pays banda » (MARAN, 1938, p. 24). L'homme est connu et ses exploits le devançant dans le voisinage :

Sa force légendaire. Ses exploits amoureux ou guerriers, son habileté de vaillant chasseur se perpétuaient en une atmosphère de prodige. Et quand « Ipeu », la Lune, au ciel gravitait, — dans leurs lointains villages : m'bis, dacpas, dakouas et langbassis chantaient les prouesses du grand mokoundji Batouala, cependant que les sons discordants des balafons et des koundés s'unissaient au tam-tam des li'nghas. (MARAN, 1938, p. 21).

Les personnages, confrontés à une crise identitaire, sont menacés par une déconstruction physique et émotionnelle de leur être devant leurs semblables. Batouala est le point central du processus créatif de René Maran, tant dans l'écriture que dans ses agissements au quotidien. Le corps du guerrier redoutable et indomptable cristallise toutes les problématiques, comme la confrontation des identités, les pertes de repères ou de vitesse, le morcellement ou l'ébranlement de sa langue et de son esprit, l'invasion des hommes blancs, leur corporéité, leur mode de vie. Les références à l'homme blanc se multiplient dans l'espace littéraire de Maran. Songeant aux chiques que le « [...] pauvre bon Nègre est obligé à tout moment de chercher à voir s'il ne leur a pas donné asile en sa chair [...] » (MARAN, 1938, p.41), Batouala décrit d'autres agissements chez les Blancs dont la peau « n'est que tendreté et faiblesse ! » (MARAN, 1938, p.42). Le grand mokoundji se ravise de penser ainsi à eux et se réfugie dans ses certitudes, les représentations de son propre peuple, de « village populeux » (MARAN, 1938, p.41) :

Mais à quoi bon aborder ce sujet ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait que les hommes blancs de peau sont plus douillets que les hommes à peau noire.

Un exemple, entre mille. Personne n'ignore que les blancs, sous prétexte de faire payer l'impôt, forcent tous les noirs qui sont en âge de prendre femme, à se charger de colis volumineux, de l'endroit où le soleil se lève à celui où il se couche, et réciproquement. [...] En un mot, tout les inquiète. Comme si un homme digne de ce nom devait se soucier de tout ce qui vit, rampe ou s'agite autour de lui ! (MARAN, 1938, p.42).

Les évocations et les réflexions s'enchaînent inexorablement et s'apparentent à des vérités indubitables avec l'emploi des expressions locutives : « Il n'en est pas de même chez les blancs » ; « Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait... » ; « Personne n'ignore que... » ; « Ce n'est pas eux qui... » ; « N'affirmait-on pas que... » ; « Et n'affirmait-on pas aussi que certains blancs... » (MARAN, 1938, p.42, p.43, p.45) ; « Or, personne n'ignore que, du premier jour de la saison sèche au dernier de la saison des pluies... » (MARAN, 1938, p.102). Batouala souligne la connaissance et la dignité de ses semblables qui ne peuvent souffrir d'agitations vaines et diverses, mais paradoxalement « les manières de blancs » pouvaient lui arracher un sifflement et le contraindre à un constat : « Ohu !... Jamais les hommes noirs de peau, sorciers, 'somalés' ou féticheurs, n'avaient rien fait de pareil, jamais ils ne pourraient réaliser de telles merveilles. » (MARAN, 1938, p.45). Batouala ne se mure-t-il pas son imaginaire, dans la force des ancêtres ou dans les « innombrables petites habitudes » (MARAN, 1938, p. 50-51) qu'ils lui avaient léguées pour affronter son quotidien ou les pires dangers qui pouvaient survenir ? Il perpétuait l'héritage des anciens et peuplait l'air de ses songes :

Il était le gardien des mœurs désuètes, demeurait fidèle à ce que ses ancêtres lui avaient légué. Il n'approfondissait rien au-delà. Contre l'usage, tout raisonnement est inutile... Oui. Tantôt, il ferait savoir à ses amis où et quand l'on procéderait à la fête de la circoncision. (MARAN, 1938, p.34).

Batouala, dont la renommée retentissait « D'un bout à l'autre de l'immense pays banda [...] », pouvait impressionner physiquement. Il était entouré d'un grand nombre de femmes et pouvait, à l'image de ses aînés faire résonner « le plus gros des l'inghas » (MARAN, 1938, p.24), frapper des coups, — espacés, sonores, en cascade :

Un grand silence s'établit ensuite. Il le rompit définitivement de deux autres coups plus courts. Après quoi, il y eut une pétarade de tam-tam, de plus en plus vifs, de plus en plus pressés, de plus en plus pressants, puis ralentis et larges, qui sur le moindre des li'nghas se termina en un decrescendo rapide, fortifié par la note finale de l'appel. (MARAN, 1938, p.46).

En homme-orchestre, le grand mokoundji peut s'adresser à tous les siens et rassembler la foule pour un évènement spécial, comme la fête des « Ga'nzas » :

Et voici que, là-bas, là
Heureux, il dansait presque.
Ses hommes, leurs femmes, leurs enfants, leurs amis, les amis de leurs amis, les chefs dont il avait bu le sang et qui avaient bu le sien, tous, il les appelait. Tous, il voulait qu'ils fussent là, dans neuf jours, pour assister à la grande « yangba » qu'il allait donner, à l'occasion du « ga'nza ». (MARAN, 1938, p.46).

Il est en mesure de voir l'invisible s'animer autour de lui et lui répondre à son tour. La fête des ga'nza est un moment de liesse et donne lieu à « une merveilleuse assemblée » (MARAN, 1938, p. 89). « Batouala, très animé, pérorait au centre du groupe que formaient ses vieux parents, les 'capitas' ou vassaux placés sous sa mouvance, et les vieillards, dépositaires de plus sûres traditions bandas. » (MARAN, 1938, p.89).

Les ga'nzas dansent sur place. Tams-tams, cris, chants, balafons, kou'ndés noient tout de leur inondation sonore. La fête s'organise. Les meneurs de jeu, ce sont les niokoundjis-yangba ! Voyez comme ils se dévouent ! On les reconnaît aux longues plumes d'oiseaux plantées dans leur chevelure tressée et aux sonnailles qui tintent à leurs poignets, à leurs genoux, à leurs chevilles. Bras ballants, jambes entrechoquées, trois d'entre eux vinrent faire des mômeries. Leurs grimaces firent la joie de l'assistance. L'agitation se propageait de proche en proche, s'étalait, devenait frénétique. Parmi les claquements de mains et les clappements de langue, l'on entendait tintinnabuler de plus en plus les clochettes et les sonnailles des 'mokoundjis-yangba'. On allait danser, danser !... Un frémissement parcourut la foule et la rebroussa. (MARAN, 1938, p. 106-107)

Tous les jours ne sont pas jours de fête. Après la saison sèche, la saison des pluies, les chants de deuil après les chants de joie et, après le rire, les larmes : « En pleine yangba, à travers la noire brousse qui toujours recommence, il était parti, le père de Batouala, pour ce village qui est si loin que jamais personne n'a pu en revenir. » (MARAN, 1938, p.121). « La nuit vient. Avec elle, le froid » (MARAN, 1938, p.130). Mais Batouala peut se perdre dans « un enthousiasme végétal [...] » (MARAN, 1938, p.40), dans des récriminations contre les Blancs, dans « l'inextricable du monde et sa dynamique » (MARAN, 1938, p.42), selon la formule glissantienne (GLISSANT, 2009, p. p.25), dans la vision qu'il a du monde et la vision qu'il a en lui, dans le monde des ancêtres en se fermant à la réalité, à l'ivresse de la vie. Les mots que René Maran utilise sciemment, qu'il amalgame poétiquement forment « la constellation conceptuelle du monde » (ROSEMBERG, 2016, p. 323), mais le Monde tel qu'il est défini par Glissant et tel qu'il apparaît dans *Batouala* correspond à une réalité relationnelle.

Conclusion

René Maran, dans *Batouala*, nous amène à nous interroger sur l'espace pluriel qui entoure et détermine l'humain, quel que soit sa nature. Gravitant dans la sphère africaine, l'homme noir s'ouvre aux éléments environnants pour se trouver ou se retrouver, aspirer à exister dans une zone de peuplement ou de solitude. Par le biais de la littérature, de la poésie, qui est « [...] la seule dimension de vérité ou de permanence ou de déviance qui relie les présences du monde [...] », (GLISSANT, 2009, p. 19), René Maran nous ramène au concept de l'espace, du lieu et à un flux d'approches poétiques généré par des descriptions de paysages et de situations. Les multiples paysages nous invitent à une ouverture, à cet élan infini ou indéfini vers le monde. Il ne s'agit pas de s'enraciner comme un arbre séculaire dans une existence figée, mais de s'affranchir de ses lianes et de s'élancer vers des formes de connexité, d'hétérogénéité et de multiplicité (DELEUZE ; GUATTARI, 1980).

IN(DE)FINITE SPACES OF SETTLEMENT AND SOLITUDE IN BATOUALA, BY RENÉ MARAN

ABSTRACT: *The landscape unfolds indefinitely in the novel Batouala and invites us to think or rethink about the human being, the complexity of his relationship with the surrounding world. Placed in a pictorial or scriptural perspective, Rene Maran offers us geographical and physical boundaries, standardized landmarks and at the same time*

Mylène Danglades

adopts a plurality of codes and signs inherent in a way of life specific to the African society. A story is woven, a mesh between nature and man. Landscape semiology highlights identity criteria that focus on Batouala, the "guardian of obsolete mores", "faithful to the traditions that his ancestors had bequeathed to him" or on the social and cultural oppression of indigenous populations. Rene Maran's narrative art recreates a whole world to the point we feel close to it.

KEYWORDS: Spaces. Nature. Society. History. Culture. Identity.

RÉFÉRENCE

BAKHTINE, M. **Esthétique et théorie du roman**. Paris : Gallimard, 1978.

BENOIST, J. ; CATHEBRAS, P. Conceptions et représentations du corps. 1993. [Traduction de The Body : from an Immateriality to another. **Social Sciences and Medecine**, v.36, n.7, p.857-865, 1993, par Jean-Marie Tremblay]. Disponible sur : < http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoist_jean/conceptions_representations_corps/conceptions_representations_corps.pdf >. Consulté le : 14 jan. 2021.

BLANCHOT, M. **L'espace littéraire**. Paris : Gallimard, 1955.

BRUNET, R. ; FERRAS, R. ; THENY, H. **Les mots de la géographie** : dictionnaire critique. Paris : Reclus - La Documentation Française, 1992. (Dynamiques du territoire).

COLLOT M., **L'Horizon fabuleux**. Tome I « XIXe siècle », « Ouverture ». Paris : J. Corti, 1988.

DELEUZE, G. ; GUATTARI, F. **Mille plateaux** : Capitalisme et schizophrénie 2. Paris : Éditions de Minuit, 1980.

GLISSANT, E. **Philosophie de la relation**. Paris : Gallimard, 2009.

GLISSANT, E. **Introduction à une poétique du divers**. Paris : Gallimard, 1996.

GLISSANT, E. **Mahogany**. Paris : Éditions du Seuil, 1987.

MARAN, R., **Batouala**. Paris : A. Michel, 1938.

ROSEMBERG, M. La géopoétique d'Édouard Glissant, une contribution à penser le monde comme Monde. **L'Espace géographique**, v. 4 n. 45, p. 321-334, 2016,

WEISGERBER, J. **Le réalisme magique** : roman, peinture et cinéma. Lausanne : L'Âge d'Homme, 1987.

